

Zeitschrift: Histoire des Alpes = Storia delle Alpi = Geschichte der Alpen
Herausgeber: Association Internationale pour l'Histoire des Alpes
Band: 28 (2023)

Artikel: Morale montagnarde et façonnement d'une masculinité dans les milieux alpinistes romands : entre patriotisation du territoire, esthétisation de la montagne et valorisation sportive (1890-1940)
Autor: Tissot, Laurent
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1049712>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

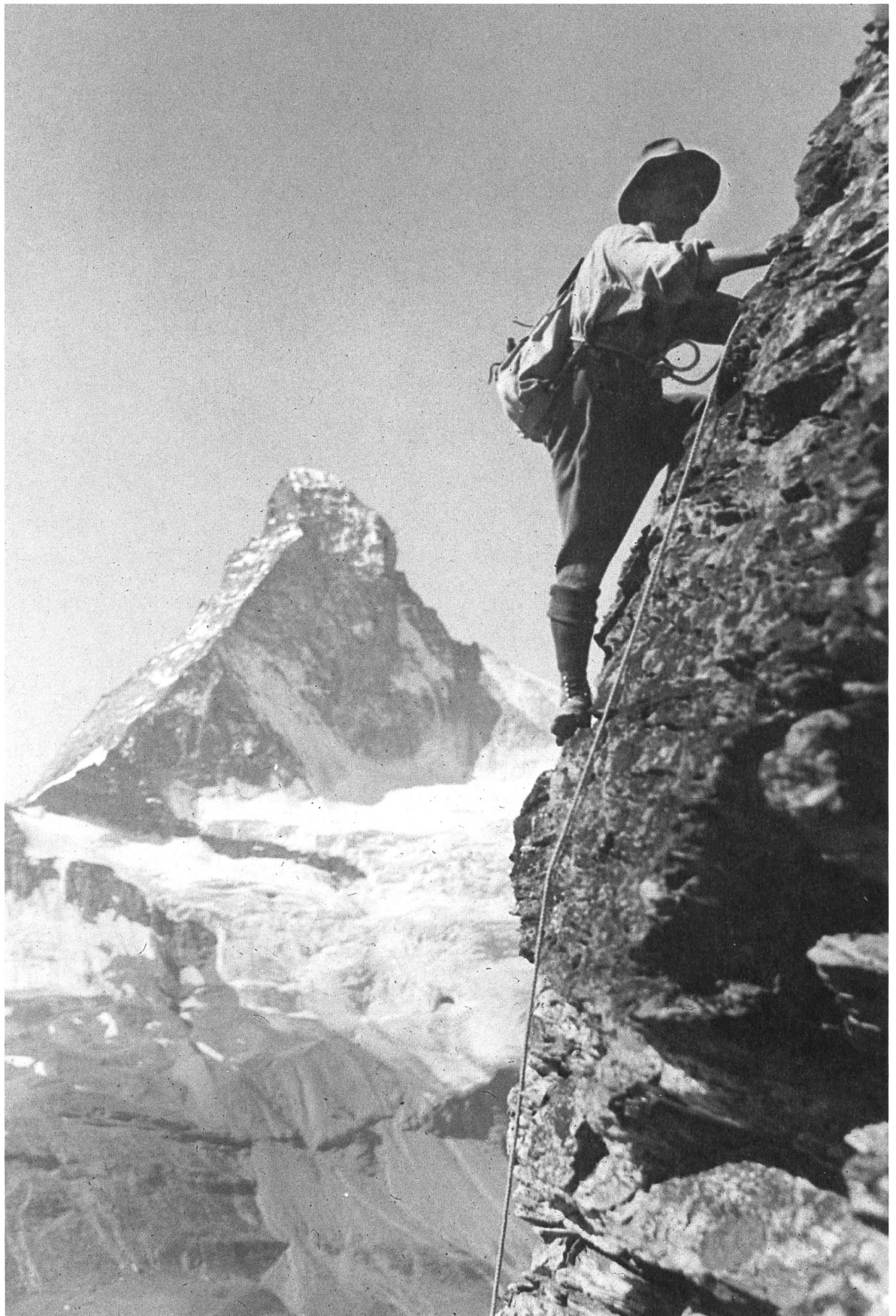
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Morale montagnarde et façonnement d'une masculinité dans les milieux alpinistes romands

Entre patriotisation du territoire, esthétisation de la montagne et valorisation sportive (1890–1940)

Laurent Tissot

Riassunto - Etica della montagna e configurazione della mascolinità nei circoli alpinistici della Svizzera francese. Tra patriottismo del territorio, estetizzazione della montagna e valorizzazione sportiva (1890–1940)

145

Sulla base di testimonianze volte a tener viva la memoria della sezione Diablerets del Club Alpino Svizzero, questo articolo si propone di capire come i suoi membri – uomini nella fattispecie – nel compiere escursioni in montagna, abbiano sviluppato dei modelli di comportamento distintivi, caratteristici di una certa mascolinità. Con il pretesto di affermare valori imbevuti di patriottismo e unità, che coniugano l'esclusivismo sociale e sessuale, scalare le montagne li porta ad adottare atteggiamenti e posture che riproducono – secondo loro – l'insegnamento della montagna.

«On a bien passé les dangereux névés et nous voilà au sommet, nous voilà vainqueurs! Et quelle belle conquête. Un ciel sans nuages, un panorama s'étendant des montagnes de la Savoie et le Mont-Blanc aux massifs du Grand Combin, du Cervin aux Alpes bernoises jusqu'aux Diablerets qui paraissent être à deux pas.»¹ Ce cri de joie est lancé le 29 juin 1903 au sommet du Grand Muveran par un membre du Club alpin suisse (CAS), Jean-Henri Gubler, qui s'était chargé de faire le récit de l'ascension, avec quatre autres camarades, de ce sommet de 3051 mètres situé sur la frontière entre les cantons de Vaud et du Valais. À parcourir la longue liste des récits disponibles dans les archives de la Section des Diablerets à Lausanne, ces exclamations sont légion. Vaincre, conquérir, dominer, défier, mais aussi nommer les sommets et s'extasier, ces verbes ne cessent de revenir sous la plume des rédacteurs. La montagne est un défi et il s'agit de le relever, un «ennemi» qu'il faut battre. La «prise» se révèle sans com-

mune mesure avec les efforts consentis, le panorama s'offrant aux yeux laissant sans voix, un véritable paradis.

Cette culture de la hauteur atteste de la vigueur des valeurs qui mettent en évidence le mérite face à l'arbitraire, la volonté face à la mollesse, la victoire face à la défaite, le courage face à la faiblesse. En phase avec les révolutions industrielles qui transforment alors les conditions de vie et les discours promouvant les idéaux nationaux, imbibés aussi du positivisme qui donne à l'action humaine le ferment à tout progrès, nulle surprise donc de retrouver les alpinistes dans ces élans et l'utilisation des termes qui leur sont associés. Ces dispositions se retrouvent dans le profil des alpinistes eux-mêmes, pour leur très grande majorité membres d'une élite que des historiens n'ont pas hésité à appeler les «bourgeois conquérants».² Ils proviennent des cohortes de plus en plus nombreuses de cadres supérieurs, des professions intellectuelles, des professions libérales, des chefs d'entreprises et des propriétaires, soit les couches sociales issues des milieux urbains et qui ont cultivé ces notions sans sourcilier, pour le meilleur et pour le pire. Ce qui n'exclut pas, dès les années 1880, la présence croissante d'une bourgeoisie plus modeste de commerçants, d'artisans, d'instituteurs, d'employés qui donnent à l'ensemble une image contrastée. Le patriarcat reste le modèle dominant des cellules familiales dans lesquelles, pour la plupart, ils évoluent au quotidien et permet aux époux de s'en libérer aisément pour se retrouver «entre hommes». Libres de leur temps libre, les alpinistes s'adossent à une liberté de mouvement que leur accorde leur appartenance de genre. Soumis aux contraintes de travail, ils retrouvent une forme d'indépendance et d'autonomie dans les excursions. Comme le dit si justement André Rauch, «[s]avoir insérer ces plaisirs individuels dans les rythmes de la vie sociale, c'est montrer qu'on appartient à l'élite de la bourgeoisie.»³

En se regroupant dès le milieu du XIX^e siècle dans des sociétés, les alpinistes veulent donner une meilleure visibilité à leur passion tout en soulignant leur unité et leur autorité. La création du Club alpin suisse (CAS) en 1863 matérialise cet esprit de corps propre à faciliter les excursions dans les Alpes suisses et à diffuser des connaissances à leur propos.⁴ Si la sociabilité qui s'en dégage se retrouve dans d'autres activités – le tir, la gymnastique, ce qu'on appelle aussi les «sports nationaux» notamment⁵ –, elle s'inscrit dans la grande tâche d'affirmation patriotique et militaire qui suit la création de la Suisse moderne en 1848.⁶ Groupement réservé uniquement aux hommes après un refus en 1917 d'accepter les femmes, le CAS se présente comme le lieu d'un «entre-soi masculin» propice à des démonstrations de valeurs, de codes, de certitudes sur le rôle de la montagne dans cette importante séquence d'affirmation nationale.⁷ Son mode de fonctionnement reproduit exactement la structure fédéraliste qui façonne la Confédération helvétique. Il repose sur des sections cantonales qui

peuvent donner naissance à des sous-sections régionales ou locales. En y ajoutant le profil socio-professionnel des membres évoqué plus haut, nous sommes face à un groupement qui se fonde comme un calque dans les promoteurs de la Suisse moderne, expérience bourgeoise par excellence. Plutôt à l'aise financièrement, possédant un capital culturel reconnu et se rejoignant sur des convictions politiques, idéologiques, économiques et culturelles, la majorité de ses membres assure une hégémonie sur l'approche de la montagne. Les classes dites défavorisées n'ont pu, pendant longtemps, rivaliser avec ces profils. Ce qui ne veut pas dire qu'elles ont été exclues des plaisirs de la montagne.⁸ Faire partie du CAS, c'est donc adhérer à une culture qui fonde un idéal civique, ce «mythe suisse», notion développée dès le 17^e siècle par plusieurs philosophes et essayistes britanniques.⁹ Reprise par les thuriféraires helvétiques, elle fait de la montagne le rôle pivot dans l'émergence des valeurs cardinales de la Suisse: républicanisme, démocratie, liberté, indépendance, paix, concorde, simplicité.

147

C'est ce que nous aimerions analyser dans cet article: comment, en parcourant la montagne, ses membres développent des façons d'être qui, d'une part, les distinguent du reste de la population et, d'autre part, diffusent leurs convictions. Dans cette phase d'hégémonie masculine, il s'agit de mieux définir ce que l'on peut nommer la masculinité dans le monde des alpinistes et ce qui permet de l'expliquer dans leur rapport avec la montagne. En d'autres termes, le fait d'arpenter les Alpes conduit-il à adopter des attitudes attendues de tous et des postures qui reproduisent ce que l'on croit que la montagne professe? Cet enseignement détermine-t-il non seulement des valeurs mais aussi des conduites? Ces questions ouvrent aussi la voie à mieux caractériser le modelage de la société suisse dans la mesure où la composition du CAS reflète, nous l'avons vu, les bâtisseurs du pays. Être membre du CAS, c'est être Suisse et le démontrer par des attitudes masculines adéquates et convenues dans ce qui est considéré comme le berceau du pays, la montagne.

Le concept de masculinité fait l'objet, depuis une quarantaine d'années, d'un vaste débat. Livres et articles se sont multipliés pour en démontrer la pertinence et la validité mais aussi pour exposer la difficulté de le définir. Nous n'allons pas ici entrer dans le détail de ces discussions. Souvent invoquées dans les sciences sociales, les visions bio-naturalistes, constructivistes et celles qui combinent ces deux visions, la sociobiologie, ont généralement servi de fondements à la compréhension de la masculinité. Dans un ouvrage qui sert de référence, la sociologue australienne Raewyn Connell va au-delà de ces explications en associant la masculinité à un autre concept, celui d'hégémonie.¹⁰ Elle part du principe que, dans des cultures données, les hommes et les femmes ont des types de personnalités opposés et soutient l'idée que «la 'masculinité' pourrait être simultanément comprise comme un lieu au sein des rapports de genre, un

ensemble de pratiques par lesquelles des hommes et des femmes s'engagent en ce lieu, et les effets de ces pratiques sur l'expérience corporelle, la personnalité et la culture.»¹¹ Connell insiste sur le processus plus que sur l'objet. C'est dire que la masculinité n'est pas un type de personnalité figé mais qu'elle dépend, à un moment donné, de la structure des rapports de genre. À ce titre, elle peut être hégémonique au plein sens du terme, en garantissant la domination des hommes sur les femmes, mais aussi – selon les configurations qui peuvent changer – complices, c'est-à-dire soutenant l'hégémonie sans forcément s'y conformer, subordonnées (par exemple les masculinités homosexuelles lorsqu'elles ne sont pas reconnues), et marginalisées (les masculinités des groupes ethniques et sociaux dominés).

En comprenant la masculinité comme un ensemble d'attributs, de comportements et de rôles associés aux garçons et aux hommes, nous devons donc éviter de l'enfermer dans une configuration figée et des rapports uniformes. Comme l'a fort bien démontré Anne-Marie Sohn, la masculinité se manifeste au-travers de «ce que les hommes sont supposés être» dans leur vie de tous les jours et non pas par ce qu'ils sont biologiquement.¹² Mais il est entendu que ces caractéristiques peuvent changer selon les périodes, les circonstances¹³, les cultures, les âges et aussi à l'intérieur des classes sociales, la virilité si souvent invoquée ne représentant qu'un aspect parmi d'autres.¹⁴ Il n'en reste pas moins qu'elles sont fondatrices, à un moment donné, d'une présentation de soi liée à des attentes concrètes en termes de façons d'être à l'intérieur d'un groupe mais aussi vis-à-vis de l'extérieur.¹⁵ Si l'approche normative n'explique pas l'entier du processus comme le montre Connell, elle révèle toutefois des comportements aptes à mieux saisir comment l'intégration des membres se réalise et comment l'unité du groupe s'opère, les différents types de masculinité s'inscrivant parfaitement dans les démarches des «clubistes» et interférant constamment compte tenu de la diversité du groupe.

Pour ce faire, nous nous servons des récits de courses tels qu'ils sont accessibles aux archives de la Section des Diablerets et dont nous avons donné un premier aperçu dans l'introduction. Dès 1895, chaque course entreprise par des membres de la Section fait en effet l'objet d'un compte rendu dont l'auteur participe à l'excursion.¹⁶ Il atteste du déroulement de la course et sert surtout à entretenir la mémoire de la section. La qualité d'écriture varie fortement d'un texte à l'autre, la fade description et les expressions convenues alternant avec des réflexions plus fournies sur les participants et leurs réactions, les techniques d'ascensions et les difficultés endurées, d'aucuns s'essayant parfois à un humour désarmant sur la franche camaraderie... La longueur du texte fluctue aussi: de trois à quinze pages, suivant l'inspiration ou la paresse de l'auteur... Ces textes sont toujours signés d'un auteur et ne semblent pas forcément relus ou validés

par les autres membres du groupe. Ils fixent le point de vue d'un membre du groupe lors d'une expédition particulière. Soulignons encore que ces excursions qui peuvent durer selon les cas d'un jour à une semaine réunissent des membres de tous âges selon les disponibilités de chacun en fonction du but déterminé à l'avance et du degré de difficulté qui est variable, l'objectif restant toujours un sommet à gravir.

Ces récits peuvent être analysés sous différents angles. Pour notre propos, nous avons retenu trois thématiques qui semblent délimiter particulièrement les contours d'une masculinité alpiniste: la prise de possession de la montagne en tant qu'élément créateur de la patrie, l'esthétisation de la montagne par sa découverte et son exploration et la valorisation corporelle par les efforts que la montagne implique. Ces trois thématiques se comprennent dans leurs relations et s'emboîtent dans une approche commune de la montagne. Nous les traiterons les unes après les autres avant de montrer, dans la conclusion, ce qui les unit.

149

La patriotisation de la montagne

Les exemples sont nombreux à rendre compte de la prise de possession de la montagne au nom de sa centralité dans l'imaginaire suisse. Elle n'est pas qu'un justificatif pour aimer sa patrie, mais elle en est l'explication première. Sans Alpes, pas de Suisse. La montagne a donné naissance à la Confédération et cette relation symbiotique impose une hiérarchie dans l'ordre des priorités. Aimer les Alpes, les connaître et les parcourir, c'est valoriser un modèle politique et social qui les consacre en qualité d'espace fondateur et fédérateur d'une nation, mais qui, dans le même temps, les légitime en qualité de berceau de vertus universelles.¹⁷ Elles font vivre, elles rassemblent, elles protègent, elles inspirent, elles justifient, elles se vendent aussi. Ce sont d'elles que l'on retire les enseignements nécessaires pour se fondre dans l'identité nationale.

Une première forme de masculinité propre à faciliter cette immersion apparaît clairement dans la dynamique qui entraîne les alpinistes à se retrouver sur les lieux de leurs activités. Nous le voyons très bien lors de la course qui emmène les membres de la Section des Diablerets «au pied des Alpes d'Uri et d'Unterwald» au centre de la Suisse. Organisée sur quatre jours du 1^{er} au 4 août 1908, elle coïncide avec la Fête nationale ce qui n'est pas sans conséquence sur l'ambiance euphorique qui règne dans le groupe. Long de quatorze pages dactylographiées, le récit du «clubiste» Adrien Mariller – mentionné dans les registres d'adhésion comme instituteur à Publoz près de la gare de Puidoux – décrit non sans verve et par le menu tout ce que ces alpinistes – vingt au total – vivent au cours de cette excursion. Quelques moments forts s'en détachent.

Relevons l'entrée dans la localité d'Engelberg dans le canton d'Obwald. «Sur 4 rangs, fanions en tête, nous avançons martialement au rythme cadencé des chants de marche qui se succèdent sans interruption, et c'est aux accords du «Roulez tambours» que nous traversons Engelberg.»¹⁸ L'aspect militaire domine la scène, les alpinistes se confondant avec des soldats, le piolet remplaçant le fusil. Aucune surprise dans cette attitude tant l'adhésion au CAS est d'abord la reconnaissance de l'indépendance de la Suisse, surtout un Premier août. En défilant en rangs serrés, le groupe veut marquer la position primordiale de la montagne dans ce processus historique, démarche qui justifie cette célébration patriotique.

La démonstration connaît cependant d'autres aspects plus intimistes qui illustrent comment s'opère cette patriotisation et comment la montagne en est l'inspiratrice. Le but de l'excursion est de gravir des sommets que la plupart des membres ne connaît pas. Les ascensions du Krönten (3300 mètres) et du Spannort (3200 mètres) dans les Alpes uranaises sont notamment au programme, ascensions que notre scripteur Mariller expose avec une très grande minutie et une impressionnante précision. Pour y arriver, les clubistes passent par un véritable chemin de croix dont les stations ne se justifient pas uniquement par le critère physique, soit atteindre le sommet à la sueur de son front et à la force de son mollet. À mesure qu'ils s'élèvent et qu'ils approchent du sommet, les épreuves s'amoncellent en effet tels la pluie qui ne cesse de tomber et rend la progression difficile, la promiscuité difficilement supportable qui voit les alpinistes s'entasser dans les cabanes trop petites pour accueillir tous les arrivants, les nuits d'insomnie passés dans ces mêmes cabanes où «un assortiment complet de bandes molletières, souliers, bas et chaussettes qui sèchent à l'entour dégagent des effluves n'ayant aucun lien de parenté avec ceux du musc». L'harmonie n'est donc possible que si une grande tolérance est admise, ce qu'un autre récit résume en une phrase: «Le 'Moi' est haïssable au Club Alpin Suisse».¹⁹

Le parcours du grimpeur devient plus savoureux parce qu'il tient aussi dans sa dimension conviviale, sociale et bachique. Le chant et l'alcool jouent un rôle prépondérant. Dans ces courses, on ne cesse de chanter et de boire. Ces aspects reviennent constamment dans les récits. Quelques exemples suffisent: «C'est assaillis par des bourrasques de grésil que nous entonnons le cantique suisse dont les paroles retentissant à cet endroit [le sommet du Cervin] font une profonde impression [...] Après les jouissances de l'esprit nous songeons à nous restaurer un peu, les aliments solides ont quelque peine à passer mais les liquides, c'est autre chose. Où étaient-ils les détracteurs de l'alcool à la montagne, ils auraient été certainement convertis rien qu'à la vue de notre groupe se passant et repassant certaine bouteille contenant un savant mélange de kirsch et d'eau de vie; qu'aurions-nous fait de thé par ce froid? sitôt notre

liquide avalé, un douce chaleur se répand dans le corps prêt à affronter à nouveau les fatigues et dangers de la descente; car hélas! il faut redescendre, il faut encore une fois repasser tous ces endroits scabreux ou difficiles et cela avant que la température en s'élevant ne les rendent vraiment dangereux».²⁰ On n'ose pas imaginer comment la descente s'est déroulée... «Arrivés au sommet (12h55 montée en 65 minutes), la première chose qu'on fit fut de déboucher une bouteille de champagne que M. Landis nous avait donnée et qui fut vidée à la santé de notre aimable donateur»²¹ ou encore: «Sous la terrasse, une pièce ouverte du côté de l'Est nous offrit un abri contre la bise encore un peu piquante, nous déballons nos victuailles et nous faisons un petit festin arrosé de bonnes bouteilles du meilleur cru vaudois, tout en chantonnant, la bouche pleine, le fameux refrain...»²²

Tous ces gestes reproduisent ce qui s'expérimente ailleurs et que la plupart des membres ont vécu, notamment à l'armée avec les écoles de recrue ou les cours de répétition, lieux par excellence d'une masculinité patriotique exacerbée. Ils donnent la conviction aux membres qu'ils ne forment plus qu'un groupe où l'unité et la fusion, même forcées, sont les meilleurs atouts pour matérialiser cette appropriation alpine que ce soit entre membres ou vis-à-vis de l'extérieur. Marquer sa présence en défilant et en chantant, adopter telles postures en marchant, faire tels gestes en montrant que les «clubistes» ne voient jamais le fond de la bouteille, endurer les moments difficiles sous la pluie et dans les cabanes, c'est agir en symbiose avec la montagne, c'est la leçon qu'on en tire et qu'on applique. Comme un participant l'écrit dans un autre récit: «C'est une communion de sentiments, de vivre et de bouteilles!...»²³

L'esthétisation de la montagne

La montagne ne s'appréhende pas seulement dans une démarche d'appropriation selon des codes prédéfinis. Les alpinistes sont conscients de se trouver dans un endroit magique et «hors du temps». Si elle vaut la peine d'être vue, c'est qu'elle offre quelque chose d'unique qui n'est pas visible à tout le monde. Il est donc nécessaire de la dévoiler pour bien comprendre ce qu'elle est vraiment. Cette complicité s'exprime notamment dans la tenue portée par l'alpiniste. Dans sa propre apparence, l'alpiniste se prétend être en une étroite communion avec la montagne qui échappe au commun des mortels.

L'opposition se révèle dès le départ. Le quai de la gare sert déjà d'espace de confrontation. «Au premier train pour St. Maurice ahurissement des voyageurs ordinaires, en voyant à cette saison, par un temps couvert, 25 clubistes équipés sérieusement se préparer à partir pour la montagne, d'un regard dédaigneux

nous répondons: 'En voiture, on part, on est partis.'²⁴ L'équipement n'est pas seulement un caprice qui fait la risée des voyageurs ordinaires, il est l'outil qui permet de «partir» vers la montagne parce qu'il est seul à même de l'atteindre et de l'affronter.

Sur les lieux des excursions, on retrouve des scènes identiques. «Arrivés donc lundi soir dans cette localité (Zermatt), après la magnifique course officielle, nous nous présentons dans le vestibule d'un des hôtels Seiler où nos costumes frustes et poussiéreux tranchent singulièrement avec les toilettes claires des dames et les habits de ville des nombreux étrangers, mais que nous importe! Le désordre de notre tenue un peu réparé, nous allons nous asseoir à [la] table d'hôte où nos costumes et nos gros souliers ferrés continuent à détonner étrangement, ce qui du reste ne nous enlève pas l'appétit. En examinant les convives, nous sommes surpris de voir si peu de touristes, on vit bien ça et là quelques figures fortement rougies, mais sans pouvoir nous rendre compte si c'est l'effet de l'air du glacier ou l'abus du Porto et du Sherry, car ce ne sont que cols droits et manchettes irréprochables.»²⁵ Ce passage n'est pas sans rappeler l'entrée de Tartarin dans le salle à manger du Rigi Kulm qu'Alphonse Daudet a si magnifiquement décrite dans son roman *Tartarin sur les Alpes*, paru en 1885. La scène reproduit exactement ce que nos alpinistes ressentent dans un monde – une salle d'hôtel – qui n'est momentanément plus le leur.²⁶ Pour être comprise, la montagne exige que l'on soit vêtu en conformité avec ce qu'elle est: la pierre, la poussière, le roc, la boue, la neige ne peuvent s'accommoder de tenues de ville, propres, apprêtées, élégantes, soignées, distinguées. La masculinité s'exprime ici dans un souci de distinction vestimentaire, la rudesse de la montagne étant incompatible avec la frivolité de la ville. Un vrai alpiniste est peut-être mal habillé aux yeux des autres mais son vêtement est en total accord avec ce qu'il croit apprendre de la montagne. C'est à ce prix qu'il jouira de la vraie beauté de l'alpe. Le passage prend d'autant plus de saveur que le nom de Seiler résonne particulièrement aux oreilles de tout alpiniste, le fondateur de la dynastie d'hôteliers, Alexandre, ayant joué un rôle déterminant dans l'essor de l'alpinisme et de l'hôtellerie.

Si l'opposition entre «nous et les autres» est manifeste, elle se matérialise encore d'une autre façon qui en est le logique complément. Avec le développement effréné du tourisme dès les années 1880, le terrain de jeu des alpinistes est peu à peu grignoté par une nouvelle clientèle, celle issue de l'industrie touristique. Les alpinistes sont saisis d'effrois par les violents changements qui touchent la montagne. Reprenons le récit de Mariller entamé plus haut.

«Engelberg [Canton d'Obwald] a bien changé depuis l'établissement de la ligne électrique qui le relie à Stansstad: C'est une agglomération d'hôtels, depuis la modeste hôtellerie jusqu'aux édifices princiers, de bazars et de bou-

tiques, avec ça et là, blottis parmi les constructions fastueuses quelques vieux chalets qui semblent honteux d'être là. Ne gémissons pas inutilement puisqu'il est entendu que la destinée de nos sites les plus charmants est d'être envahie par les stations d'étrangers. Qu'importe, la verdoyante vallée est restée la même; c'est toujours le cirque grandiose, dominé d'un côté par les fières dentelures des Hanen, et à droite par le Titlis que couronne la blanche coupole des Nollen.»²⁷ Ces propos n'ont rien de surprenant et reflètent une attitude qui voit le CAS critiquer vertement l'expansion du tourisme. Tout l'écosystème alpin est à terme sujet à de profondes transformations, sa pureté originelle se délitant sous les effets de l'âpreté au gain. En plusieurs occasions, le CAS a été prompt, avec d'autres, à lancer des initiatives pour contrer ce qui est considéré comme une destruction du pays, notamment en 1907 lors du projet de construction d'un chemin de fer au sommet du Cervin, affaire qui secoue tout le pays.²⁸ Son engagement n'a pas toujours été couronné de succès. Tant s'en faut.

«Nous quittons bientôt la grande route et nous engageons dans un chemin de forêt, montant au bord d'un vieux torrent séculaire, roulant et tournant ses eaux écumeuses, image toujours réconfortante de la vieille Suisse, si bien-faisante, si nature... si vraie... ah! combien nous sommes loin de notre pays déformé et altéré par une industrie nationale dont nous avons si peu de raison d'être fiers.»²⁹ Le ton détonne en regard de la rhétorique très volontariste souvent entendue. Le fatalisme, voire le défaitisme semblent gagner les rangs de la Section des Diablerets, signe que, malgré les résistances, les assauts continuent et que la montagne ne cesse d'être attaquée. Si la tenue reflète cette désapprobation, elle permet néanmoins de rejoindre et de toucher les rares lieux où la montagne se dévoile encore dans son aspect séculaire. Encore intacts, ces lieux restent inatteignables aux autres parce que justement démunis des accessoires aptes à comprendre «la vieille Suisse». Maigre consolation. En 1923, le rapport présidentiel de la Section fait encore état des déboires que le CAS a subis face au projet de capter les eaux de l'Avançon. «Les impondérables esthétique et sentimental que nous opposons à ce projet, se sont montrés de peu de poids vis-à-vis des très gros intérêts pécuniaires en jeu.»³⁰

En adoptant des postures vestimentaires adaptées, les alpinistes accréditent une vision esthétique très précise de la montagne. S'il se «sert» de la montagne, l'alpiniste ne la modifie pas et ne la rend pas servile à des intérêts, financiers pour les promoteurs guidés par leurs seules ambitions de constructeurs égoïstes et déplacés pour les touristes ordinaires imperméables à ce qui fait son essence. Dans ce sens, loin de s'en servir, il la sert tant bien que mal en la protégeant contre les initiatives démesurées des premiers et les extravagances prétentieuses des seconds. On complète ici les constats révélés dans la prise de possession de la montagne: conquérir et gravir n'est pas dissociable de

défendre. La masculinité ne s'exprime pas seulement en termes de victoire en fonction de valeurs communes partagées mais aussi de veille face au monde menaçant qui veut transformer l'essence de la Suisse.

La valorisation corporelle

Dans sa définition première, l'alpinisme est une confrontation avec la montagne. Cette lutte doit être franche et loyale. Grimper signifie avant tout utiliser ses pieds et ses mains sans autre artifice. Ce corps à corps est la garantie d'un combat égal.³¹ Pour l'alpiniste, le duel exige une capacité musculaire et mentale ainsi qu'un esprit de décision qui lui permettent de surmonter les obstacles rencontrés. La pratique repose donc avant tout sur la valorisation du corps humain pour maîtriser une force naturelle qui peut le dépasser. Au XIX^e siècle, la valorisation du corps est intimement associée à l'émergence des exercices physiques dans le cadre, notamment mais pas seulement, des sports. Elle s'affiche comme une des données centrales dans l'affirmation des sociétés occidentales. Source de modernisation, instrumentalisée à souhait, elle fait partie de l'arsenal idéologique pour justifier la performance qu'elle soit économique, militaire, sociale, etc. L'alpinisme s'est pleinement inscrit dans cette tendance.³² Mais en l'exposant à des conditions extrêmes, son objet même le confronte à des résistances très vives: médicale, sociale, religieuse, éthique.³³

Dans une longue introduction d'un récit de course les 21 et 22 juin 1930 à la dent de Ruth, un sommet des Préalpes fribourgeoises qui culmine à 2236 mètres, le rédacteur que nous n'avons malheureusement pas réussi à identifier s'étend sur l'apparente futilité de l'alpinisme en regard des efforts consentis pour le pratiquer. Le passage mérite d'être entièrement reproduit.

«Quel étrange plaisir! nous disent les amateurs de la plaine. Dépenser son argent pour le chemin de fer, l'autocar, se faire transporter juste au moment des plus grandes chaleurs, être bousculé et serré dans des voitures souvent bondées, échanger son bon lit contre une piètre couchette, une paille, quelquefois même un peu avant l'aube, se charger d'un sac pesant, marcher en tâtonnant dans l'obscurité, dans des chemins ou sentiers pierreux, boueux ou raides, se contenter, deux ou trois jours de suite, de repas de fortune, boire de l'eau dont on préfère ne pas toujours connaître la source, à moins qu'on ne veuille mourir de soif, escalader des rochers ou 's'escamoter' les genoux et les doigts, mobiliser toute son énergie et mettre à rude épreuve la puissance de ses organes les plus précieux, pour arriver, enfin, essoufflé, au sommet convoité, sommet peu confortable et peu hospitalier, s'exposer à toutes les intempéries, se mettre à la merci de la solidité d'une pierre, d'une plaque de neige ou de glace, puis

descendre par ces vallées aussi longues qu'ennuyeuses, pour rentrer chez soi harassé et fourbu! Voilà les plaisirs de la montagne!»³⁴

Aux yeux du commun des mortels, la somme des épreuves exigées du corps est énorme. Il n'est question que d'endurer des souffrances, affronter des épreuves, s'exposer à des dangers, assumer des dépenses du départ à l'arrivée. C'est l'image qui en est donnée et qui aboutit à la question mille fois entendue: pourquoi? Où est le plaisir? Où trouver un fondement à l'inutilité d'une activité qui fleurte constamment avec le danger? Les accidents ne sont pas rares et font l'objet, chaque fois, de condamnations sans nuances.³⁵ L'écrivain et alpiniste Eugène Rambert a débattu dans plusieurs textes des raisons qui poussent des individus – comme lui – à se mettre dans de telles situations où le risque est omniprésent. S'il admet le caractère inhérent à l'être humain du jeu, il ajoute toutefois que «de tous les jeux celui qui fait le mieux savourer le plaisir de se sentir vivre» est l'alpinisme.³⁶ Le récit de la dent de Ruth résume à merveille ce que l'alpiniste subit dans sa pratique. La douleur, la souffrance, les blessures, les écueils, les désagréments ne sauraient nullement entamer le plaisir éprouvé, même au prix de risquer sa vie.

Si la question fait rage au sein de l'opinion publique et de la presse, elle est aussi très présente au sein du CAS. Si «l'étrange plaisir» matérialise une attente que seule la pratique elle-même permet de comprendre, il ne se gagne pas non plus sans préparations adéquates. On ne naît pas alpiniste, on le devient. Comment? En regardant d'abord les plus aguerris, en suivant les instructions des guides, en se reportant à la littérature. En ce sens, la masculinité alpinistes n'est pas innée. Elle est dictée par des compétences qui se transmettent tout en s'améliorant. Cette forme élémentaire d'apprentissage s'accompagne dès le début du XX^e siècle d'une attention plus soutenue à la formation. La mise en place de cours préparatoires, la sélection plus adéquate des courses, la notification d'entraînement spécifiques, bref le *learning by doing* des premières années s'accompagne d'une autre forme d'apprentissage qui tient mieux en compte les aptitudes personnelles de l'alpiniste, le *learning by learning*. C'est ce que constate le président de la Section, Jules Jacot-Guillarmod, lors de son rapport d'activité en 1915: «Aucun accident n'est survenu heureusement cette année; cela tient au fait en particulier que le choix de ces courses est l'objet d'une attention toute spéciale guidée par la présomption de les laisser accessibles à la grande majorité des clubistes. Mieux que cela, depuis quelques années, la tendance a été de limiter la difficulté des ascensions au strict minimum, nous nous efforçons de nous prévenir toute critique de la part des timorés. Le Club alpin n'a pas pour mission d'être une école d'acrobatie.»³⁷

La masculinité alpiniste se définit ici sous une forme plus élaborée loin d'une exacerbation sans limite où le seul l'instinct grégaire prévaut. En valori-

sant l'usage de son corps, l'alpiniste est amené à le maîtriser en fonction d'une réflexion plus poussée sur ses propres possibilités. Mais ce processus n'est pas dissociable du respect d'une tradition léguée par les plus aguerris et transmise par les plus expérimentés. Le collectif ne peut s'exprimer si ses membres acquièrent des aptitudes aptes à le fortifier et à savourer ensemble les joies de la pratique.

Le paradoxe de la morale montagnarde

Au regard de la composition sociale que nous avons évoquée plus haut, nous pouvons souligner les aspects libérateurs que ces courses offrent à des personnes immergées dans les contraintes du quotidien. Montrer aux autres que l'on adhère à une société soudée et quasi fusionnelle s'associe au respect de valeurs d'ordre, d'entraide, d'amitié qui en déterminent le bon fonctionnement. À cet égard, la masculinité peut s'entendre dans notre cas d'étude comme la soumission à un corps de règles dont on pense qu'il est dicté par la montagne elle-même. C'est encore Jules Jacot-Guillarmod – qui s'est acquis dès 1902 une grande autorité dans le monde des alpinistes grâce à ses expéditions dans l'Himalaya et ses nombreux écrits – qui le souligne. «Le club alpin ne sera jamais une société d'arrivistes. Le dévouement, le support mutuel, l'entraide spontanée, la saine émulation ne peuvent se rencontrer en même temps chez un individu cupide et intéressé, fourbe ou malveillant. La pratique de la montagne, la discipline consentie gaîment et librement à la cordée, la bienséance dans les cabanes ne sont pas le propre d'un roturier à l'âme basse et mesquine ou d'un parvenu de la richesse et des honneurs.»³⁸

Propos peut être sentencieux, moralisateurs et même naïfs... Si elle représente un retour aux 'vraies' valeurs, la masculinité alpiniste conditionne toutefois des attitudes par lesquelles elle s'exprime de différentes façons. Telle qu'elle se dégage, la sociabilité est 'décomplexée' garnie de moments joyeux et familiers où l'on chante à tue-tête, l'on boit sans toujours beaucoup de retenue, l'on tutoie aussi sans se connaître, l'on partage sans arrière-pensée son frugal repas, l'on parade comme dans un défilé militaire, l'on fraternise dans les ambiances étouffantes des cabanes. Elle se conjugue toutefois avec des moments plus pénibles: les conditions climatiques déplorables, les cohabitations spartiates, les ascensions décevantes font aussi partie des «plaisirs» de l'excursion. Nous entrons ici dans des catégories de régimes disciplinaires qui peuvent évoluer selon les circonstances et le pedigree des pratiquants. Partagé entre membres expérimentés, novices, âgés, jeunes, citadins, le groupe trouve son unité et sa force dans la conviction d'une perfectibilité acquise dans l'addition de différentes séquences temporelles. Ce sont autant de signes de communion et d'ap-

partenance qui prouvent non seulement un attachement à la montagne mais la capacité de la comprendre et de l'écouter.

Cette masculinité nourrit cependant, devant les dangers auxquels s'exposent les pratiquants, une conscience des limites des capacités humaines. La volonté de garantir des excursions disponibles à tous les clubistes devient patente dès le début du XX^e siècle et, avec elle, la nécessité de mieux encadrer les futurs adhérents par des cours d'alpinisme, des courses progressives, des connaissances techniques et géologiques. Les considérations physiques alimentent, sans exclure les émotions libératrices, les contours d'une masculinité plus maîtrisée et plus compréhensive. Si prise de possession de la montagne il y a, cette masculinité se conforme ainsi aux exigences qu'elle impose à ses adorateurs.

Dans tout cet assemblage, la montagne n'est finalement qu'un prétexte à l'affirmation de valeurs qui, sur base de patriotisme, d'esthétique et de valorisation du corps, allient un exclusivisme social et de genre à la prétention de parler au nom d'elle. Faire croire que sa seule présence la rend capable d'enseigner, c'est l'instrumentaliser; c'est donner aux valeurs que ces alpinistes professent une respectabilité et une noblesse attribuées à la montagne elle-même. On en oublie, par son propre comportement, qu'on est aussi le jouet de son existence. C'est là tout le paradoxe.

- 1 Archives du Club alpin suisse/Section des Diablerets (ACV. CAS/Diablerets), Récit de course, 29.06.1903.
- 2 Pour reprendre le titre de l'ouvrage inspirant et fondateur de C. Morazé, *Les bourgeois conquérants*, Paris 1957 (avec une préface de Fernand Braudel).
- 3 A. Rauch, *Crise de l'identité masculine 1789–1914*, Paris 2000, p. 212.
- 4 G. Haver, «Le Club alpin suisse (1863–1914)» in: O. Hoibian (ed. par), *L'invention de l'alpinisme: la montagne et l'affirmation de la bourgeoisie cultivée (1786–1914)*, Paris 2008, pp. 75–103 et D. Anker (sous la dir. de), *Helvetia Club: 150 Jahre Schweizer Alpen-Club SAC*, Berne 2013.
- 5 Cf. à ce propos le projet soutenu par le FNRS (2019–2023) et dirigé par Grégory Quin sur La fabrique des «sports nationaux». Les élites du sport suisse et l'institutionnalisation d'un champ sportif suisse (années 1860–1930) – <https://wp.unil.ch/fabrique-sports-nationaux/> (consulté le 26.10.2022)
- 6 C. Humair, 1848. *Naissance de la Suisse moderne*, Lausanne 2009.
- 7 À la suite du refus, un Club suisse des femmes alpinistes (CSFA) est fondé le 27 février 1918 à l'Hôtel de Londres à Montreux. Il faut attendre 1980 pour qu'une fusion sonne le glas de la séparation.
- 8 A. Porrini, «Les débuts de l'Union Ticinese Operai Escursionisti. Les itinéraires de l'alpinisme populaire tessinois durant l'entre-deux-guerres», *Cahiers d'histoire du mouvement ouvrier*, 18, 2002, pp. 63–89 et C. Koller, «La 'Deuxième conquête des Alpes': les activités de l'alpinisme des Naturfreunde et des Wandervogel en Suisse dans les premières années du XX^e siècle», in: P. Clastres et al. (ed.), *Gravir les Alpes du XIX^e siècle à nos jours: Pratiques, émotions, imaginaires*, Rennes 2020, pp. 105–112.
- 9 P. Vincent, *Romanticism, Republicanism and the «Swiss Myth»*, Cambridge 2023.
- 10 R. Connell, *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie*, Paris 2014.
- 11 *Ibid.*, p. 65.
- 12 A.-M. Sohn, «Sois un Homme!». *La construction de la masculinité au XIX^e siècle*, Paris 2009.
- 13 La guerre a notamment fait l'objet d'études passionnantes. Cf. P. Farges, E. Mailänder (dir.), *Marcher au pas et trébucher. Masculinités allemandes à l'épreuve du nazisme et de la guerre*, Lille 2022.
- 14 Cf. I. Jablonka, *Des hommes justes. Du patriarcat aux nouvelles masculinités*, Paris 2019.
- 15 Nous n'aborderons donc pas les représentations que se font ces mêmes milieux de la société en général et, notamment, des montagnards et montagnardes. Cf. à ce propos D. Günther, «Zwischen Mission und Denunziation: Die Gebirgsbevölkerung im Blick Bergsteiger und sozialistischen 'Naturfreunde' (1870–1930)» in: J. Mathieu, S. Boscani Leoni (Hg./éds), *Die Alpen! Les Alpes! Zur europäischen Wahrnehmungsgeschichte seit der Renaissance. Pour une histoire de la perception européenne depuis la Renaissance*, Berne 2005, pp. 299–313.
- 16 Nous nous sommes déjà servis de cette source dans un autre article, «Les plaisirs d'un grimpeur'. Le Club alpin suisse comme champ d'investigation d'analyse des loisirs de montagne durant la première moitié du XX^e siècle. Une démocratisation inachevée?» in: O. Hoibian (ed. par), *La montagne pour tous. La genèse d'une ambition dans l'Europe du XX^e siècle*, Toulouse 2020, pp. 47–74.
- 17 F. Walter, «La montagne des Suisses. Invention et usage d'une représentation paysagère (XVIII^e–XX^e siècle)», *Études rurales*, 1991, pp. 91–107.
- 18 ACV. Fonds CAS/Diablerets, course du 01.08.1908. Rappelons que 'Roulez tambours' est un

chant guerrier composé en 1857 par Henri-Frédéric Amiel (1821–1881) sous la menace d’une guerre prusso-helvétique. Il comporte notamment le couplet suivant: «Dans nos cantons, chaque enfant naît soldat».

19 ACV. Fonds CAS/Diablerets, Récit de course au Gothard, 11.08.1905.

20 ACV. Fonds CAS/Diablerets. Course au Cervin, 08.08.1904 par Louis Bonjour.

21 ACV. Fonds CAS/Diablerets, Course à l’Ewigschneehorn et Oberaarhorn, 06–09.08.1903, p. 51.

22 ACV. Fonds CAS/Diablerets Récits de courses 1898–1902, Charles Trivelli, «Aux Rochers de Naye. Course des 4 et 5 septembre 1898» in vol. 1, pp. 40–41.

23 ACV. Fonds CAS/Diablerets, récit du 19.09.1916.

24 ACV. Fonds CAS/Diablerets, récit du 24.04.1905.

25 ACV. Fonds CAS/Diablerets, récit de course au Cervin, 08.08.1904.

26 A. Daudet, *Tartarin sur les Alpes*, Paris 1885. Nous nous référons au premier chapitre du livre.

27 ACV. Fonds CAS/Diablerets, récit du 01.08.1908

28 A. Denoréaz, «Un funiculaire au sommet du Cervin? Modernisation et identité nationale à la Belle Époque (1890–1914)», *Annales valaisannes*, 2012, pp. 71–124.

29 ACV. Fonds CAS/Diablerets, récit de course du 25.05.1919.

30 ACV. Fonds CAS/Diablerets, Rapport du président pour l’année 1923.

31 D. Moraldo, *L’esprit de l’alpinisme. Une sociologie de l’excellence, du XIX^e siècle au XXI^e siècle*, Lyon 2021.

32 G. Quin, A. Bohuon (dir.), *L’exercice physique de la fin du XVIII^e siècle à nos jours, de la thérapeutique à la performance*, Paris 2023.

33 O. Hoibian, «L’alpinisme, figure emblématique des ‘sports à part’? Vertus historiques de l’histoire culturelle», in: P. Clastres et al. (dir.), *Gravir les Alpes du XIX^e siècle à nos jours. Pratiques, Émotions, Imaginaires*, Rennes 2020, pp. 77–84.

34 ACV. Fonds CAS/Diablerets, récit de course à la dent de Ruth, 21–22.6.1930.

35 Nous avons traité de cette question dans un autre article, «‘Plaignons-les, plaignons-nous, et marchons!’ Le tourisme alpin face à la peur de la montagne (1850–1914)», in: A.-M. Granet, S. Gal (dir.), *Les territoires du risque*, Grenoble 2015, pp. 203–218.

36 E. Rambert, «Les plaisirs d’un grimpeur», in: Id., *Ascensions et flâneries*, Lausanne 1888, p. 5 ss.

37 ACV. Fonds CAS/Diablerets, Rapport du président pour l’année 1917 – Dr. Jules Jacod-Guillarmod.

38 *Ibidem.*